

Nos Phantômes du Passe (Diaspora Sfaxien 2006, p212)

Merveilleuse évocation que celle de notre ami Henri CALZARELLI dans son texte « Trait d'union » (La Diaspora Sfaxienne n° 39 de juin 2005), et avec quelle mémoire prodigieuse et quel talent littéraire !

J'étais un très jeune picvillois à l'époque (entre 5 et 9 ans) et pourtant, bien des souvenirs me sont restés attachés à ce quartier pittoresque qu'on appelait la ville Franque. Il n'avait ni la beauté typique de la Médina enserrée dans ses murailles médiévales, ni l'élégance majestueuse de la ville européenne, si l'on excepte à ses extrémités le Théâtre, l'église et la salle des fêtes,

La guerre a touché Sfax en plein cœur: ce disant, il ne s'agit pas seulement du centre géographique de la ville, mais aussi d'un cœur qui battait dans ce lieu cosmopolite et profondément humain. Ce quartier, qui était fait pour la paix entre les peuples au-delà de leurs différences, a disparu physiquement, mais dans sa mémoire subsistent de nombreuses images de scènes colorées de la vie d'autrefois attachées à ces lieux.

A tout seigneur, tout honneur. Ou plutôt à toute seigneurie (1) celle de ma grand-mère maternelle, la seule aïeule que j'ai connue de son vivant. Donna Tufana (2) comme on l'appelait, vivait rue Pasteur avant la guerre, à deux pas de la maison du maltais. Avec l'un de mes frères, je m'y rendais de temps en temps, plus précisément après avoir été tondu par le coiffeur juif, un sosie de Michel Simon, qui avait son salon au rez-de-chaussée de l'immeuble. Ma mère nous remettait une pièce de cinq francs à chacun, en nous recommandant : " Vous direz à Lalou qu'il vous coupe les cheveux à la zouave ! " La coupe en brosse n'existait pas encore. La coupe A LA ZOUAVE, c'était la boule presque à zéro, avec une petite touffe sur le devant, comme chez Tintin. La séance de tonsure chez Lalou se passait dans un silence religieux. Lui et son associé ne communiquaient que par signes pour se passer les ciseaux ou le rasoir. Ça m'a toujours intrigué, parce que je n'ai jamais pu savoir si ces deux hommes étaient brouillés ou non. Ce qui était sûr, c'est qu'à l'instar du cordonnier mal chaussé, Lalou avait grandement besoin de s'occuper de son épaisse tignasse.

Comme toute bonne-maman, ma grand-mère aimait gâter ses petits-enfants, quelquefois au-delà de ce que son porte-monnaie lui permettait. Dans une boutique de la

rue Pasteur, mon frère et moi avions eu droit à une séance d'essayage d'un ensemble gilet et pantalon du plus beau velours noir, décoré de liserets rouges, qui nous donnait l'ivresse de jouer à Zorro. Pendant l'essayage nous faisons sensation. Les passants, surtout les femmes se bouscuaient sur le devant de la porte pour nous admirer. Ce succès me gênait plus qu'il ne me flattait.

Un peu plus loin, près de la belle église, mon oncle Nunzio tenait une petite boutique de cordonnerie dans laquelle j'aimais jouer. Avec un marteau de cordonnier je plantais des petits clous dans le parquet. L'oncle était tellement occupé à son ouvrage qu'il ne me disait rien. Dans un coin de la boutique se trouvait une guitare dont il était fier. Tonton Nounou faisait partie d'une association culturelle, la Caprera, parrainée par le parti fasciste, ce qui lui a valu l'internement préventif qui visait la plupart des italiens (3). Ma mère avait l'habitude de commander les chaussures de ses enfants chez son frère, qui lui consentait un prix d'ami. Elles étaient fabriquées sur mesure.

L'oncle me faisait poser le pied sur une feuille de papier, son crayon en dessinait le contour, et le chatouillis qu'il provoquait me procurait une sensation voluptueuse, en attendant la fierté de porter des souliers neufs.

Et la rue de la République ? Quel Sfaxien de l'époque n'a pas connu la rue de la République ?

A cinq ou six ans, j'étais emmené par mon grand frère Nicolas sur le cadre de son vélo et nous allions dans une pâtisserie tout près de l'entrée de la Médina pour y boire un verre d'orgeat dans lequel nous trempions un gâteau, et nous mangions aussi une zlabia.

La rue de la République, c'étaient aussi les visites inopinées à Donna Margherita, une amie de la famille, couturière émérite chez laquelle ma sœur se rendait pour apprendre à coudre. Toujours avec ma sœur Marie, lorsque la guerre a éclaté, je devais connaître dans cette rue légendaire une immense frayeur. Nous nous trouvions dans une bijouterie fantaisie et ma sœur était en train de m'acheter une babiole (des petits chiens noirs et blancs) pour satisfaire mes caprices d'enfant, lorsque la sirène retentit et couvrit la rue d'un son lugubre. Le bijoutier s'efforçait de rassurer ma sœur mais, en réalité, il voulait se rassurer lui-même car il tremblait comme une feuille, surtout au bruit des premières explosions qui venait de la gare. Une immense et épaisse fumée s'éleva dans le beau ciel bleu de la Tunisie. En quelques minutes c'était fini. L'après-midi, alors que nous étions à Picville, une nouvelle alerte retentit. J'appris plus tard qu'une bombe, qui n'avait

pas explosé était tombée à une vingtaine de mètres de l'endroit où ma sœur et moi nous trouvions le matin même.

Je ne peux pas ne pas évoquer les moments passés (avant les bombardements) dans l'église catholique, remplie de l'odeur des cierges et de l'encens et enveloppée d'une atmosphère sacrée, à l'heure de la grand'messe et des Vêpres. Je me bornerai néanmoins à rappeler que j'ai déjà écrit, dans la Diaspora Sfaxienne n° 36 de juin 2002, un article en hommage à Monsieur LUNGO, l'ineffable sacristain maltais. Dans cet article, il est notamment question de la période d'avant-guerre.

Et que dire du cinéma Le Mondial qui a fait battre mon petit cœur de cinq ans lorsqu'on m'a emmené voir « Blanche Neige et les sept nains ? » Un peu plus tard, c'était l'inoubliable « Tarzan trouve un fils » avec le plus authentique et le plus attachant des Tarzan, Johnny Weissmuller. Dès que son cri légendaire retentissait dans la jungle, et que le bon sauvage venait à la rescousse de Boy, c'était un tonnerre d'applaudissements dans la salle, accompagnés de cris de joie.

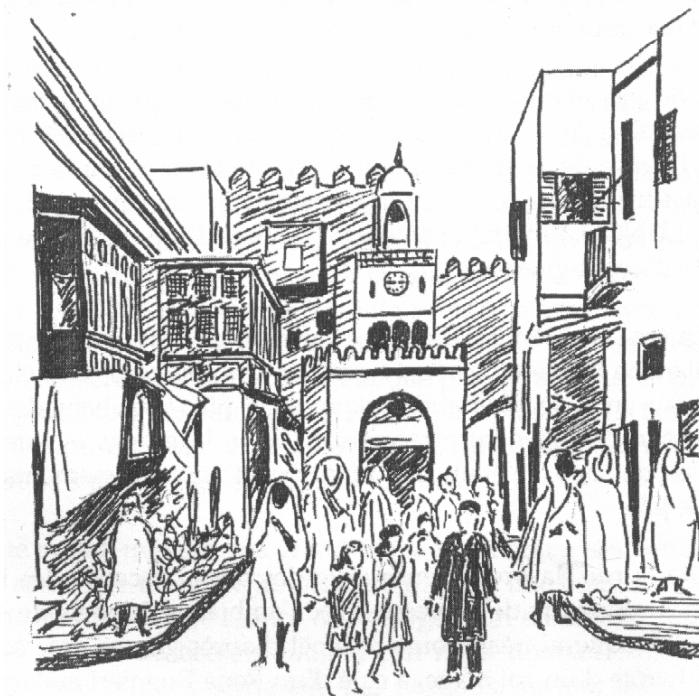
De l'autre côté de la rue, la prestigieuse salle des fêtes, rescapée des bombardements, renferme davantage mes souvenirs de jeunesse, avec l'ambiance des bals du samedi soir, que ceux de mon enfance. J'évoquerai néanmoins ce Noël d'après-guerre avec sa crèche vivante, dans laquelle je tenais le rôle d'un roi mage, à côté d'un René Ruggieri métamorphosé en noir et d'un autre camarade de catéchisme dont je ne me souviens pas.

Oui, la guerre était passée par là, avec ses victimes civiles et les tas de ruines qu'on peut voir photographiées dans la Diaspora n° 39 de juin 2005. Du côté de la salle des fêtes il existait autrefois un marabout, comme on en voyait souvent à la campagne. Ce petit édifice cubique, surmonté d'un coupole, n'a pas été épargné par les bombardements. Au hasard d'une flânerie, j'ai pu apercevoir, pour la première fois, dans ce qu'il restait de la bâtisse sacrée, un squelette humain, sans doute celui d'un religieux vénéré. Toujours dans le même secteur, le cinéma Le Mondial est devenu, après l'arrivée des troupes alliées, le restaurant Le Carillon tenu par Jean Mole et sa femme Hélène (née Oï). Un soir d'été, Hélène, sa sœur et sa nièce Nanou prenaient le frais sur le trottoir assises sur une chaise, comme cela était courant chez nous. Un groupe de soldats anglais, un peu échauffés, s'imaginèrent que ces Méditerranéennes attendaient la client. Elles ont eu du mal à leur

faire comprendre, en riant, qu'effectivement elles espéraient de la clientèle, mais pour le restaurant et rien de plus.

Le moment ut venu où il fallut panser les plaies, c'est-à-dire débarrasser le quartier franc de ses décombres, avec les prisonniers de l'Africa Korps, je passais le temps, quelquefois, à regarder à l'œuvre ces allemands, presque tous blonds, athlétiques et étonnamment bronzés. Un jour un attroupement de badauds se forma. Visiblement il se passait quelque chose d'inhabituel, qui se révéla être un drame, même s'il s'agissait de l'ennemi. Un jeune allemand s'était rué accidentellement dans les démolitions. Ses camarades pleuraient comme des gosses.

Au fil des mois, le quartier se transforma. De nouvelles rues furent tracées à l'américaine, de part et d'autre de la nouvelle avenue de la République. Des bâtiments neufs à arcades sortirent de terre et un prestigieux Théâtre moderne remplaça celui que les bombes avaient éventré. Mais dans cet ensemble où l'air et le soleil pénètrent et circulent désormais librement, les fantômes du passé se promènent toujours. Dans un silence assourdissant, ils s'expriment en arabe, en juif, en français, en sicilien, en maltais, en grec... Et que sais-je encore.



Dessin de: Jean Mauro

Jean MAURO

(1) J'ai toujours entendu ma mère (de même que ses frères et sœurs) s'adresser à la sienne à la troisième personne de politesse : Vossia (votre seigneurie).

(2) Diminutif pour Epifania.

(3) Plus tard , à Hammam-lif, l'oncle a été fauché mortellement par un éclat d'obus lors d'un duel d'artillerie acharné entre les Allemands et les Alliés.